

Montréal, 5 janvier 1907.

le que la première, pour me mettre en garde contre tous les animaux et les hommes; j'étais convaincu que, si je restais dans le même endroit, il deviendrait infailliblement mon tombeau.

Ces raisonnements me firent penser à ôter ma tente du lieu où je l'avais dressée, qui était au pied d'un rocher escarpé, lequel, s'il venait à être secoué une seconde fois, ne manquerait pas de tomber sur moi. Les deux jours suivants, les 19 et 20 avril, je n'eus l'esprit occupé d'autre chose que de l'endroit que je choiserais pour y transférer ma demeure.

Cependant la peur d'être enterré tout vif faisait que je ne dormais jamais tranquillement: d'un autre côté, je n'osais pas coucher hors de ma forteresse, dans un lieu tout ouvert et sans défense; et quand je regardais tout autour de moi, que je considérais le bel ordre où j'avais mis toutes choses, combien j'étais agréablement caché, combien j'avais peu à craindre les agressions, certes je sentais beaucoup de répugnance à déménager.

De plus, je me représentais que je serais longtemps à faire de nouveaux ouvrages, et qu'il me fallait, malgré les risques, rester où j'étais jusqu'à ce que j'eusse formé une espèce de campement et que je l'eusse suffisamment fortifié pour y prendre mes logements en toute sûreté. De cette manière, je me mis l'esprit en repos pour un temps, et je pris la résolution de travailler incessamment à la construction d'une muraille avec des palissades et des câbles, comme j'avais fait la première fois; de renfermer mes travaux dans un petit cercle, et d'attendre, pour déloger, qu'ils fussent finis et perfectionnés. C'est le 21 que cela fut arrêté dans mon conseil privé.

Le 22 avril. Dès le grand matin, je songeai aux moyens de mettre mon dessein à exécution; mais je me trouvai fort en arrière du côté de mes outils: j'avais trois besaiguës et une multitude de haches, parce que nous en avions embarqué une provision pour trafiquer avec les Indiens; mais ces instruments, à force de charpenter et de couper du bois dur et nouveau, avaient le taillant tout dentelé et émoussé; et quoique je possédasse une pierre à aiguiser, je n'avais pas cependant le secret de la faire tourner pour en faire usage. Cet obstacle tourmenta beaucoup mon esprit, et fut pour moi ce que serait pour un homme d'État un grand problème de politique, et pour un juge, la condamnation ou l'absolution d'un accusé. A la fin pourtant j'inventai une roue attachée à un cordon pour donner le mouvement à la pierre avec mon pied, tandis que j'aurais les deux mains libres. Notez que je n'avais jamais vu une telle invention en Angleterre, ou du moins je n'avais point du tout remarqué comment elle était pratiquée, quoiqu'elle y soit fort commune, à ce que j'ai pu voir depuis. D'ailleurs ma pierre était grosse et fort lourde, et cette machine me coûta une semaine entière de travail pour la rendre parfaite et achevée.

Les 28 et 29 avril. J'employai ces deux jours à aiguiser mes outils, la machine que j'avais inventée pour tourner la pierre jouant à merveille.

Le 30. M'apercevant depuis longtemps que mon biscuit diminuait considérablement, j'en refis la revue, et je me réduisis à un assez petit morceau par jour, ce qui était pour moi un crève-cœur.

Le 1er mai. En regardant le matin vers la mer pendant la marée basse, je vis quelque chose d'assez gros sur le rivage; cela ressemblait à un tonneau. Quand je me fus approché de l'objet, je m'aperçus qu'un petit baril et deux ou trois morceaux des débris du vaisseau avaient été poussés à terre par le dernier ouragan. Je regardai du côté du vaisseau, et il me parut être beaucoup plus hors de l'eau qu'il n'était auparavant. J'examinai le baril qui était sur le rivage, et je trouvai que c'était un baril de poudre, mais qu'il avait pris l'eau, et que la poudre était toute collée et dure comme une pierre. Néanmoins, je le roulai plus avant par précaution, pour l'éloigner de l'eau, et j'allai ensuite aussi près du vaisseau que je le pouvais sur le sable.

Quand je fus proche, je trouvai qu'il avait étrangement changé de situation. Le château

Album Universel (Monde Illustré) No 1184

d'avant, qui auparavant était enterré dans le sable, paraissait pour lors élevé de plus de six pieds; la poupe, mise en pièces et séparée du reste par la tempête, dès que j'eus achevé d'y fouiller la dernière fois, semblait avoir été ballottée, et se montrait toute sur un côté, ayant des monceaux de sable devant elle, si élevés, qu'il m'était aisé présentement d'aller à pied jusqu'au-dessus, quand le reflux venait à se retirer, au lieu que je n'en pouvais approcher auparavant d'un demi-mille qu'à la nage. D'abord je fus surpris d'une telle situation; mais bientôt je conclus qu'elle avait été causée par le tremblement de terre; et comme par les secousses de ce tremblement, le vaisseau s'était brisé et entr'ouvert beaucoup plus qu'il ne l'était auparavant, il venait tous les jours à terre quantité de choses que la mer détachait, et que les vents et les flots faisaient peu à peu rouler jusque sur le sable.

Ceci me fit entièrement quitter la pensée de changer d'habitation, et ma principale affaire, ce jour-là, fut d'essayer si je ne pourrais point pénétrer dans le vaisseau; mais je vis que c'était une chose que je ne devais pas me promettre, parce que le ventre du bâtiment était com-



J'érigai un grand poteau.

blé de sable jusqu'au bord. Néanmoins, comme l'expérience m'avait appris à ne désespérer de rien, je résolus de mettre en pièces tout ce que je pourrais des débris du bâtiment, me persuadant que ce que j'en tirerais me servirait à quelque usage.

Le 3 mai, je me mis à travailler avec ma scie, et je coupai de part en part un morceau de poutre qui soutenait une partie du demi-pont; après cela j'écartai et j'ôtai le plus de sable que je pus du côté le plus haut; mais la marée survint, et m'obligea de cesser pour ce jour-là.

Le 4, j'allai à la pêche, mais je n'attrapai pas un seul poisson que j'osasse manger, ce qui me dégoûta de ce passe-temps. Comme j'étais sur le point d'y renoncer, j'attrapai un petit dauphin. J'avais une grande ligne faite de fil de corde; mais je n'avais point d'hameçon, et néanmoins je prenais assez de poisson, et tout autant que j'en pouvais consommer. Tout l'appât que j'y faisais, c'était de le sécher au soleil, après quoi je le mangeais.

Le 5, j'allai travailler sur les débris; je coupai une autre poutre, et tirai du pont trois grosses planches de sapin que je liai ensemble et fis flotter avec la marée jusqu'au rivage.

Le 6, je travaillai sur les débris, d'où j'enlevai plusieurs ferrailles; cela me coûta un long et pénible travail: j'arrivai fort las au logis, et j'avais quelque envie de renoncer à ces corvées.

Le 7 mai, je retournai aux débris sans avoir le dessein d'y travailler; mais je trouvai que la carcasse s'était élargie et affaissée sous le poids de sa charge depuis que j'avais coupé ses deux poutres, que plusieurs endroits du bâtiment étaient détachés du reste, et que la cale était si découverte que je pouvais voir dedans: il n'y avait rien de changé, si ce n'est qu'elle regorgeait de sable et d'eau.

Le 8, j'allai aux débris, et je portai avec moi un levier de fer, dans l'intention de démanteler le pont, qui pour lors était tout à fait débarrassé d'eau et de sable: j'enlevai deux planches, que je conduisis encore avec la marée. Je laissai le levier sur la place pour le lendemain.

Le 9, je me rendis aux débris; je pénétrai plus avant dans le corps du bâtiment; je sentis plusieurs tonneaux que je remuai bien avec le levier, mais je ne pus point les défoncer. Je sentis pareillement le rouleau de plomb, et je le soulevai bien un peu, mais il était trop pesant pour l'emporter.

Les 10, 11, 12, 13, 14 mai. J'allai tous ces jours aux débris, et j'en tirai plusieurs pièces de charpente, nombre de planches, et deux ou trois cents livres pesant de fer.

Le 15 mai, je portai avec moi deux haches, pour essayer si je ne pourrais point couper un morceau de plomb roulé, en y appliquant le taillant de l'une, que je tâcherais d'enfoncer en frappant avec la tête de l'autre. Mais comme il était enfoncé dans l'eau d'environ un pied et demi, je ne pouvais donner aucun coup qui portât et qui fit impression.

Le 16, il fit beaucoup de vent la nuit, et la carcasse du bâtiment en parut encore plus fracassée qu'auparavant; mais je demurai si longtemps dans les bois à chercher des nids de pigeons pour ma cuisine, que je me laissai prévenir par la marée ce jour-là, et elle m'empêcha d'aller aux débris.

Le 17, j'aperçus quelques morceaux de débris qui avaient été portés à terre à une distance de près de deux milles: je voulus voir de quoi il s'agissait. Il se trouva que c'était une pièce de la poupe, mais trop pesante pour que je la pusse emporter.

Le 24. Je travaillai sur les débris jusqu'à ce jour inclusivement, et, à force de jouer du levier pendant tout cet intervalle, j'ébranlai tellement la carcasse, que la première marée qui survint, accompagnée d'un vent assez fort, fit flotter plusieurs tonneaux et deux coffres de matelots. Mais comme le vent soufflait de terre, rien ne vint au rivage ce jour-là, excepté des morceaux de bois, et un tonneau plein de porc, que l'eau salée et le sable avait entièrement gâté.

Je continuai ce travail jusqu'au 15 juin, sans pourtant rien prendre sur le temps nécessaire pour chercher ma nourriture, que j'avais fixée à la haute marée durant ces allées et venues, afin que je pusse être toujours prêt pour la basse. J'avais, de cette manière, amassé du merrain, des planches et du fer en assez grande quantité pour construire un bateau, si j'eusse su comment m'y prendre. J'avais encore enlevé, pièce par pièce, près de cent livres de plomb roulé.

Le 16 juin, en marchant vers la mer, je trouvai une tortue, qui était la première que j'eusse vue dans l'île; mais si j'avais été si longtemps sans découvrir aucun de ces animaux, c'était plutôt un effet du hasard que de la rareté de leur espèce, car je trouvai depuis que je n'aurais qu'à aller de l'autre côté de l'île pour en voir des milliers chaque jour; peut-être aussi cette découverte m'aurait-elle coûté bien cher.

XI

SUITE DU JOURNAL. MALADIE, GUE-
RISON, CHAGRIN, CONSOLATION

Le 17 juin. J'employai ce jour à apprêter ma tortue; je trouvai dedans un grand nombre d'oeufs; et comme depuis mon arrivée dans cet affreux séjour je n'avais pas goûté d'autre viande que celle d'oiseau ou de chèvre, sa chair me parut la plus savoureuse et la plus délicate du monde.

Le 18, il plut tout le jour, et je restai au logis. La pluie me semblait froide, et je me sen-